

La sortie d'Hippias

24 mai 2016

Quand soudain ce matin-là Hippias se jette sur la serrure de la porte d'entrée de l'appartement pour y faire tourner une fois deux fois et une fois quatre fois la clef qu'il tient fermement entre ses doigts, c'est pour aller directement à François Lazare sans passer par Moritz. Les deux derniers jours il les a passés sur le lit sur le dos allongé. Une fois il s'est levé pour se faire à manger, une couche épaisse de Frischkäse étalée sur les deux moitiés d'un Brötchen. Plusieurs heures après sans doute, car les tartines entretemps ont durci, il s'est relevé pour les manger debout, mastiquant lentement chaque bouchée comme pour se donner le temps de fixer de nouvelles impressions ou de nouvelles pensées, mais aussi parce qu'un courant d'air frais échappé de la cour lui caresse les jambes mouillées de sueur. Deux fois il est allé sur le balcon léviter au-dessus de la cour. La première fois il fait jour et la lumière aveuglante lui donne des vertiges. La seconde fois il fait nuit et pendant de longues minutes il regarde autour de lui les fenêtres éclairées comme des lanternes de toutes les couleurs, certaines grande ouvertes pour faire entrer un peu de fraîcheur. Il surprend, parce que sans se l'avouer il les guette, fugitives, érotiques, des peaux nues et d'autres apprêtées. Une fois, il faisait déjà jour mais autour de lui tout dormait encore, il est passé aux toilettes. Pas une seule fois, même au cours de ses rares allées et venues dans l'appartement, il n'a regardé les trois pots de peinture Alpinaweiß déposés par lui par terre près du bureau. Tout le temps sur le lit il a gardé les yeux ouverts sur le plafond. Parfois il a passé ses mains sous sa nuque comme il l'a souvent vu faire dans les films. Le plus souvent il est resté les bras étendus le long du corps afin d'offrir le moins de prise possible à la chaleur. Alors qu'il s'est allongé tout habillé, au bout d'une heure il a enlevé ses chaussures sans les délayer, du bout du pied, pour conserver sa position. Les entendre tomber lourdement sur le sol lui a donné un frisson et il s'est demandé pourquoi sans aller plus loin que la question. Il a écouté les bruits autour de lui. Dans la cage d'escalier d'abord. Puis au-dessus de lui. Enfin dans la cour par la porte-fenêtre entrouverte de la cuisine. La nuit il a cru entendre des rires et des cris dans la rue. Il aura fallu qu'ils passent par-dessus l'immeuble pour lui parvenir. Ce devait être de très grands rires et de très grands cris. Dans le mur il a entendu une voix de femme se mettre en colère, puis une autre, mais c'était peut-être la même, se lancer dans des vocalises aériennes. Un instant il a fermé les yeux pour voir l'emmurée vivante. Pas une fois son téléphone n'a vibré. Avant de prendre sa position sur le lit il l'a posé sur la table de la cuisine pour le recharger. Mais non, rien. Une fois l'interphone a

sonné. Il n'a pas bougé. Il s'est dit qu'il avait eu raison car moins d'une minute après, quelque part au-dessus de lui, il a entendu la sonnerie se poursuivre dans un autre appartement, très diminuée et pourtant pour lui immobile sur son lit parfaitement audible. Quelques minutes sont encore passées puis dans la cage d'escalier les pas du livreur sans doute, pesants comme des enclumes pour la montée, dégringolants comme un joyeux ruisseau de montagne pour la descente. Il s'est alors fait un instant l'effet d'un pharaon dans son sarcophage avec au-dessus de lui, appuyant de tout son poids sur la chambre mortuaire, la base d'une gigantesque pyramide. Très vite, pour éviter un accès de claustrophobie, il s'est efforcé de porter son attention sur autre chose, n'importe quoi. Après un très rapide passage en revue il s'est arrêté sur l'odeur de l'appartement à laquelle, depuis son installation quelques semaines plus tôt, il a encore à peine prêté attention. Une odeur encore forte de renfermé mais déjà ponctuée de vagues odeurs de peinture. Ou est-ce sa conscience qui lui a joué des tours en lui rappelant indirectement les termes du marché auquel il doit sa présence entre ces murs ? Il a préféré ne rien décider pour ne pas mettre en danger sa position parfaite sur le lit. Plusieurs fois il a essayé de fermer les yeux mais à chaque fois les trois pots de peinture ont profité de sa garde baissée pour se présenter à lui mais avancés par les mains puissantes de Theodor-Maximilian von Bar tandis que la sévère et divine Photine von Bar déjà lui tendait pour les lui remettre en main propre les rouleaux et les pinceaux encore enveloppés dans le sac en plastique Obi sur le bureau. À chaque fois l'unique issue a été de rouvrir les yeux.

Tout le temps allongé sur le lit les yeux ouverts Hippias l'a pris pour rassembler ses esprits. Ce qu'il s'est bien gardé de leur faire savoir. Au lieu de battre militairement leur rappel, au lieu d'acheter au prix fort leur enrôlement en proclamant avec force tambours et trompettes la raison pour laquelle il a besoin maintenant de les avoir tous avec lui, au lieu de leur dresser la liste des obstacles et autres places fortes à l'assaut desquels il compte les lancer, au lieu de faire l'inventaire des cols, défilés et autres passes périlleuses qu'il veut franchir avec eux, lui le chef qui, à ses armées frémissantes comme des flots rassemblés, montre les triomphes auxquels il les destine, toutes manoeuvres exaltantes sans doute mais que depuis longtemps il sait en pure perte avec eux, il a simulé la distraction en propageant autour de lui en cercles concentriques croissants l'attention de ses cinq sens. Le temps qu'il a pris pour ces mouvements centrifuges, c'est le temps que, l'air de rien, immobile, il a donné à ses esprits pour lui revenir au compte-goutte. Et sans doute battaient-ils tous la campagne, chacun pour son propre compte, lorsque plus mort que vif il s'est jeté sur le lit à son dernier retour d'Obi. Ils devaient être emberlificotés dans toutes sortes d'occupations, de tractations, de marchandages, de filières, de marchés de dupes, de trafics interlopes, de montages obscurs, toute une magie noire affairiste contre les prestiges de laquelle Hippias a toutes les peines du monde à les tenir en laisse. La présence d'esprit dont il a été si dépourvu ces derniers temps, au point d'accepter le très inégal marché auquel il doit sa non moins précaire présence entre ces quatre murs mais aussi des allées et venues épuisantes entre cette épave échouée par

les lames du Temps et Obi, qui surtout remet toujours à plus tard François Lazare, chacun de ses esprits débandés devait en tirer le plus grand profit pour son propre compte dans des zones franches inaccessibles aux très faibles pouvoirs de concentration qui lui restent et à l'abri desquelles, au cours d'interminables sabbats libre-échangistes, ses esprits avaient les coudes franches pour leurs très juteuses affaires. C'est de ces lointains paradis que, l'air de rien, tandis qu'il regarde, écoute, touche, sent autour de lui, il veut les chasser. Et la ruse a fini par prendre. Il a fallu ces deux jours. Ses esprits lui sont revenus les uns après les autres en retrouvant sans doute des palais plus spacieux que ceux qu'ils ont quittés car son attention est ailleurs. Tout ce temps il est parvenu à dissimuler la joie que lui font ces retrouvailles. C'est comme un royaume qui, abandonnant ses petites affaires privées, centrifuges, se retrouve avant la bataille. Il a senti les bannières et les trompettes se tendre et se remplir de nouveaux souffles vifs et ardents. En se retrouvant comme de vieilles connaissances ses esprits se sont échauffés. Il a continué de faire mine d'être ailleurs, sur le plafond, sur le palier, dans la cuisine, sur le balcon, dans la cour, dans la rue, mais de plus en plus il a dû prendre sur lui pour ne pas lancer les bons mots et autres raccourcis prodigieux qui lui sont venus avec les revenants. Peu à peu les choses les plus diverses se sont mises à communiquer les unes avec les autres mais là encore il a dû résister à la tentation de dire même à voix très basse, même de tête, les nouveaux rapports dévoilés par le très simple frottement les uns sur les autres de ses esprits fraîchement débarqués. Jamais encore il n'a fait preuve d'une si grande attention pour les choses qui l'entourent, cela afin de vaincre la méfiance de ses derniers esprits qui, toujours sur leur garde, ont encore hésité à s'approcher et à se joindre à la furieuse bacchanale dont il est intérieurement l'objet parce que tous le croient ailleurs. Jamais non plus encore il ne s'est senti autant de suite dans les idées.

Le dernier arrivé n'a pas eu le temps de dire « ouf » que déjà Hippias, d'un unique mouvement parfaitement exécuté, s'est mis debout et au bout de quatre bonds magistralement alignés comme dans un éclair s'est présenté devant la porte d'entrée. Ses esprits, soudain transis par un acte de volonté qu'ils n'ont pas vu fondre sur eux, sont avec lui transportés et ajustent pour lui très exactement le moindre de ses mouvements. La porte nouvellement blindée cède moins au mécanisme actionné par le maniement expert de la longue tige d'acier en elle introduite qu'elle n'est emportée par l'extraordinaire présence d'esprit d'Hippias qui, il peut maintenant se l'avouer, après lui avoir mis dans la main la clef qu'il eût pu chercher pendant une heure dans le chantier sur lequel il vit, va le transporter *illico presto hardi hardi et pour Moritz tant pis* jusqu'au bureau de François Lazare. Il n'est pas encore huit heures mais sur le pallier il fait déjà une chaleur étouffante. Comme de son propre chef dans le dos d'Hippias la lourde porte se referme une fois à deux tours et une fois à quatre tours et celui-ci peut alors enfin se jeter dans la très escarpée cage d'escalier afin d'y prendre la vitesse dont il aura besoin pour prendre de vitesse Moritz qui, encore loin devant lui, autour de son seigneur et maître monte la garde.

Lazare par Moritz préparé,

c'est Moritz qui encore
entre Lazare et moi
s'interpose,
mais aussi
moi par la salle d'attente de Moritz préparé,
c'est Moritz qui encore et toujours
entre Lazare et moi
s'interpose,
Moritz le jongleur qui,
dans toutes ses
numéros,
Lazare et moi,
nous fait entrer,
Moritz le prestidigitateur qui,
dans tous ses tours de
passe-passe,
Lazare et moi,
nous fait entrer,
mais pas cette fois,
pas ce matin,
pas avec cette vitesse.

C'est ce que tout bas, mais pas si bas au point de se le dire de tête, Hippias se dit sur les marches par lui dégringolées. En fait de vitesse le bras de son voisin, Làzlò Farkas, de retour de son jogging et alors que celui-ci va mettre sa clef dans la serrure de sa porte, qu'au passage il prend en y passant le sien.

Moritz qui dans sa salle
d'attente
me fait entrer,
c'est Lazare qui
m'échappe,
le temps que dans sa salle
d'attente
Moritz me fait prendre,
c'est le temps qu'il prend,
lui, Moritz,
ce temps,
pour me préparer
et monter préparer
Lazare,
c'est le temps que
je ne dois pas me laisser
prendre.

Hippias maintenant deux bras dessus bras dessous avec Làzlò Farkas qui ne pose aucune question, qui se laisse aller à l'emportement d'Hippias, qui se

soumet sans réserve aux enchaînements par Hippias à lui intimes, Hippias auquel à l'oreille attentive de Làzlò Farkas tout dire tout bas ne suffit pas, Hippias qui encore sur Làzlò Farkas appuie pour le faire entrer, tout dire tout bas ne suffit pas, c'est ce que son père lui disait dans l'atelier de Thessalonique, le Seigneur veut encore qu'on appuie pour le faire entrer, c'est ce à quoi redevenu très obéissant Hippias s'applique.

Soudain
de chez moi
je suis sorti
pour ne pas donner
à mes esprits
le temps
de se débander,
d'aller battre
la campagne,
car de tous,
sans doute,
je vais avoir besoin
pour passer outre
Moritz,
pour ne pas
donner dans
la salle
d'attente
de
Moritz,
et pas seulement
les miens,
pas seulement
mes esprits,
mais aussi ceux qui,
surnuméraires,
attendent
sur le chemin,
esprits du matin,
alertes,
entreprenants,
jamais à court,
mais aussi ceux
qui,
surnuméraires,
sur le seuil de la
maison,
pourraient
traîner,

qui connaissent
bien
les lieux,
leurs
habitants.

Les esprits de Làzlò Farkas, eux, sont dans l'expectative. Son poids ajouté à celui d'Hippias suffit à les précipiter dans les rues à une vitesse vraiment remarquable. Il ne les a sans doute jamais vu défiler à cette vitesse, lui, Hippias, les rues, mais le temps qu'il pourrait prendre pour les regarder défiler serait le temps qu'ils ne demandent qu'à prendre, eux, les esprits d'Hippias, pour lui fausser compagnie.

Si je
réfléchis,
si je
m'arrête,
si à
l'emportement
je me
soustrais,
au moment
d'arriver
devant la
maison,
mes esprits
me
quitteront,
en fait de
porte,
la salle
d'attente
de
Moritz,
pas le
bureau
de
Lazare.

Afin de ne faire qu'un bloc de lui, de ses esprits et de Làzlò Farkas, toute la pensée d'Hippias est à la maison de François Lazare et de Moritz, et dans cette maison, au bureau de François Lazare, et dans ce bureau, exactement au-dessus de la salle d'attente de Moritz, le sol de l'un le plafond de l'autre, à François Lazare.

Au
bout
de ma

pensée
à
Lazare,
peut-être,
Lazare,
aller
à
Lazare
c'est
aller
au
bout
de ma
pensée
à
Lazare,
quand
je me
déplace
pour
aller à
Lazare,
je me
déplace
dans ma
pensée
à
Lazare.

C'est la limite à laquelle, augmenté de Làzlò Farkas, Hippias pourrait aller, c'est la limite à laquelle sans doute tout bas à l'oreille de Làzlò Farkas il ne demande qu'à aller, mais c'est la limite à laquelle au dernier moment il ne va pas, car la circulation universelle des choses à chaque instant menace son intégrité comme aussi celle de Làzlò Farkas, l'un et l'autre alternativement le monteur et la monture.

Quand la très vélocé chimère apparaît au bout de la Winnstraße, Moritz ne peut se douter de ce qui lui arrive. Et pourtant, comme mû par un obscur pressentiment, après avoir donné les instructions de la journée à Aziz, le jardinier, il se hâte de rentrer dans la maison et de refermer la porte derrière lui.

Toutes jambes et tous bras dehors, Hippias augmenté de Làzlò Farkas quelque part entre Hippias par perles et fracas et Làzlò Farkas hippocampé, pousse enfin la grille du jardin et n'a pas de trop de toute l'allée menant devant la porte de la maison pour s'immobiliser. Mais encore tout à sa pensée à Lazare, Hippias ne s'arrête pas là et déjà appuie sur la sonnette.

Quand Moritz accepte enfin d'ouvrir la porte aux deux visiteurs très matinaux, la salle d'attente attend déjà de les engouffrer mais c'est Làzlò Farkas qu'Hippias y fait entrer pour eux deux mais plus encore à sa place. Le temps que Moritz, bien attrapé, prend pour se rendre compte de la substitution éclair, Hippias le prend, lui, ce temps, pour se précipiter dans l'escalier au bout du couloir et monter à l'étage. Quand il arrive devant la porte du bureau de François Lazare Hippias l'ouvre sans frapper car déjà il a entendu dans l'escalier les pas précipités de Moritz revenu à lui et lancé à sa poursuite. Aussitôt il aperçoit devant lui François Lazare debout à la fenêtre qui, frappé de surprise, le regarde fondre sur lui mais alors qu'il est déjà sur lui au dernier moment François Lazare interpose Al Buridan que dans le coin près de la porte Hippias n'a pas vu. Trop tard. C'est fini. En fait de disciple de François Lazare Hippias devient le nouveau batteur des Moabiter Spinner. Quand à son tour Moritz, très essoufflé, apparaît dans l'encadrement de la porte du bureau de François Lazare, celui-ci éclate de rire.

- « Mon cher Moritz, votre extrême vigilance aura donc été prise de court une fois. Le temps pour vous de reprendre votre souffle, permettez-moi de vous présenter le nouveau préposé aux fûts de la non moins nouvelle formation de notre exigeant ami, le grand Al Buridan. »

Dans la salle d'attente de Moritz, après plusieurs minutes debout immobile dans l'attente du prochain enchaînement, Làzlò Farkas s'est enfin assis. En fait de salle d'attente, un grand salon plongé dans la pénombre car les grands rouleaux rouges fixés au-dessus des deux fenêtres et de la porte-fenêtre donnant sur le jardin ont été déroulés pour arrêter le soleil. Tandis qu'il regarde autour de lui un rire qu'il ne connaît pas lui parvient faiblement par le plafond. Quand Anya Dittmann sonne à la porte d'entrée avec dans les bras le grand cageot contenant la provision hebdomadaire de fruits et légumes pour la maison, c'est Làzlò Farkas qui vient lui ouvrir dans son très simple appareil sportif. Un instant les deux se regardent intensément, Làzlò surélevé par trois marches, Anya innocente et bucolique à même le gravier de l'allée.

- Morgen! Ich bin die Anya, das Früchte- und Gemüse mädchen. Die Herren Moritz und Lazare, sie sind nicht da?

- Nicht da ist auch keine Lösung, oder?

Sibylline réplique bien dans le genre de l'accoutrement de Làzlò Farkas qui a d'abord pour effet de faire froncer les sourcils de ladite Anya Dittmann.

- Du spinnst ja wohl, du!

Anya Dittmann se rattrape pourtant et décroche à la figure à la pilosité très nourrie sur les membres inférieurs qui paraît lui disputer son droit d'entrée dont elle pensait s'être assurée la concession jusqu'à la fin de l'été au moins, l'un de ses sourires auxquels elle s'exerce chaque matin dans les toilettes du magasin de fruits et légumes de sa tante au 9 de la Winnstraße avant de partir en livraison. Il était temps. Moritz surgit aussitôt et d'un « Bitte, bitte » intrusif écarte Làzlò

Farkas pour se pencher au-dessus des trois marches et recevoir le précieux chargement qu'Anya Dittmann tient légèrement plus haut que d'habitude comme pour y ajouter à la discrétion de ces messieurs sa jeune et palpitante poitrine. Un instant Moritz hésite à laisser sur le pas de la porte cet énergumène qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Mais il a eu le temps d'en apercevoir assez sur les deux visages pour ne pas prendre le risque de laisser dans le jardin à la végétation turgescente et fleurie cette gentille Anya seule et sans défense avec un individu à l'air pour le moins dubiös et dont le short de course rouge très échancré sur les hanches remue avec les courants d'air qui l'enflent et le plaquent comme une voile sur la mer.

La porte se referme donc sur les deux hommes et la jeune Anya Dittmann se retrouve seule dans le jardin mais déjà avec de nouvelles idées de livraisons pour les prochains jours.

- Wer sind Sie denn ? demande Moritz tandis qu'il pose le cageot sur la commode d'entrée.

- Tout va bien, Moritz, il est avec moi, s'écrit Hippias, visiblement encore à la peine avec sa nouvelle occasion manquée. Ne t'inquiète pas, nous partons.

- Ce sont pas des manières, monsieur Zwaenepoel. Vous devriez avoir honte. Introduire des inconnus dans cette maison respectable et tout pour vous donner les coudées franches avec un esprit supérieur que tout le monde réclame pour soi. Pouahh !

- Alles gut, Moritz, alles gut. Vous avez encore remporté cette manche. Vous saviez qu'Al Buridan était là-haut ?

- Ce démon est venu frapper à la porte ce matin il était pas encore six heures. Mon maître le reçoit depuis tout ce temps. Mais qu'est-ce que vous lui voulez, tous, à mon maître ? On trouve plus de femme à Berlin ? Les musées et les cinémas sont fermés ? Faudrait penser à s'occuper un peu tout seul.

- Ça va, Moritz. On s'en va. Ton maître, comme tu dis, vient de me condamner *sine die* aux galères buridesques. Tu peux dormir tranquille, tu ne me reverras pas de sitôt.

- Si vous croyez que vous allez me faire baisser la garde comme ça, monsieur Zwaenepoel, vous vous fourrez le doigt dans l'oeil, vous pouvez me croire. On commence à les connaître ici vos ruses. Et lui aussi il s'en va ? Il va finir par prendre froid.

- On y va.

- Quand même, sauf votre respect, je vous plains pour les galères.

- Plains moi autant que tu veux. Mais parle de moi à ton maître. Il faut vraiment que je lui parle. C'est important.

- Vous avez maintenant le vôtre de maître, monsieur Zwaenepoel. L'horrible Sängér des non moins épouvantables Moabiter Spinner ! Je vous souhaite bien du plaisir. N'oubliez pas de fermer le portail derrière vous.